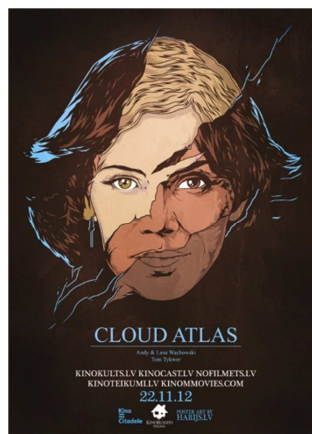


## 2013 ATLAS



2014, nous te présentons 2013. Tu vas prendre sa relève, et si possible faire mieux. Pour cela on t'a rédigé un petit dossier histoire de faire plus ample connaissance. 2014 ? 2014, tu écoutes ? Bon. Alors voici ce qu'il s'est passé dans notre bonne vieille année 2013...

### GUÉNAËL EVENO

2013 n'a pas été une mauvaise année cinématographique, ni une bonne à proprement parler. Quelques gros films se sont distingués principalement pour leurs prouesses visuelles. On se souviendra de **Gravity** pour l'expérience proposée. Autour, peu de sorties importantes ont su transmettre une expérience cinématographique complète. Si on met de côté le cadeau de Noël de Peter Jackson, il n'y a vraiment que **Cloud Atlas** qui m'ait transporté à tout niveau (vous ne direz pas le contraire, je vous ai vus). **Le Transperceneige** arrive, malgré ses quelques défauts, dans les très bonnes surprises de cette année aux côtés de **Zero Dark Thirty** de Kathryn Bigelow, de **Prisoners** de Denis Villeneuve, de **Sherif Jackson** des frères Miller et bien sûr le film des Coen Bros.



Cloud Atlas

En dehors de ces noms, quelques films géniaux vus en festival ou à d'autres occasions et qui n'auront probablement pas l'honneur d'une sortie cinéma, si leur sort n'est pas déjà scellé : **Upstream Color** du réalisateur de **Primer** Shane Carruth,

**Blue Ruin** de Jeremy Saulnier, **Byzantium** de Neil Jordan (sorti en DTV ce 2 janvier), **A Field In England** de Ben Wheatley (sorti en VOD il y a peu) ou **Why Don't You Play In Hell** de Sono Sion. **Love Exposure** et **Cold Fish** sont enfin sortis en DVD cette année, on peut donc espérer voir la dernière bombe du meilleur réalisateur japonais en activité un peu plus tôt que ses prédécesseurs, mais sa sortie en salle sera probablement un trop grand risque. La distribution de l'étonnant **Congrès** d'Ari Folman fait figure de petit miracle de l'année. **Valse Avec Bachir** n'y est pas pour rien, mais l'exception ne se renouvellera probablement pas. Trop peu de gens se sont déplacés pour voir Robin Wright briller, dans tous les sens du terme. L'excellent **Hijacking** de Tobias Lindholm n'a pas non plus eu la couverture qu'il méritait.

Bref, 2013 équivaut à une lassitude du circuit traditionnel. Tout le monde n'a pas le loisir ou le temps de sortir de ces circuits, et j'ai parfois peur de parler chinois en évoquant des films que beaucoup ne verront pas. L'intéressant survit ailleurs, en marge des franchises Marvel, des remakes d'**Evil Dead**, des Superman sous tranxen ou des DePalma en perte. Pour dire que cela provient parfois d'endroits inattendus, il a cette année surgi de l'esprit de Michael Bay.



**Byzantium**

## **NICOLAS ZUGASTI**

Hey, j'aime beaucoup le dernier De Palma ! C'est sûr, il n'est plus aussi flamboyant qu'avant mais il a de beaux restes et sur **Passion**, je trouve qu'il s'est bien amusé (aux dépends des spectateurs, d'une certaine façon).

Et oui, le Bay était vraiment inattendu. Faudrait qu'il arrête avec ses gros robots idiots et reviennent à des délires plus terre à terre comme **Pain And Gain**.

Dans les bons gros trips de cette année, n'oublions pas **Django Unchained** (la B.O est sans doute ce qu'a compilé de mieux QT).

Rayon bonnes surprises découvertes sur le tard, **Warm Bodies** de Jonhatan Levine (**All The Boys Love Mandy Lane**), **Stoker** de Park Chan-wook et **Blancanieves** de Pablo Berger. Trois manières décalées d'aborder des mythes modernes ou anciens. **Warm Bodies** et sa romance entre un zombie et une vivante va au bout de sa logique pour un résultat charmant et plus épique que **World War Z**. **Stoker** revisite le vampirisme mais surtout offre une histoire bien malsaine et dérangeante. Et superbement réalisée en prime. Et **Blancanieves**, film muet en noir et blanc, enfonce toujours plus la tête sous l'eau de sa blanche-neige espagnole, n'offrant aucune échappatoire si ce n'est d'une remarquable morbidité.



**Blancanieves**

Un qui m'a bien surpris c'est Edgar Wright avec **The World's End** par son amertume infusant tout le métrage mais finalement parfaitement sensée par rapport à **Shaun Of The Dead** et **Hot Fuzz**. Et à propos de ce dernier, c'est sans doute la première fois que le deuxième épisode d'une trilogie est le moins sombre.

**Gravity**, j'en suis ressorti essoré. Complètement. Exploits techniques à tous les étages pour happer totalement dans le destin de cette pauvre Ryan Stone.

Gros morceau cette année, **Inside Llewyn Davis** des Coen. Comme **A Serious Man**, il m'a fallu plusieurs jours (presque deux semaines en fait) pour le digérer et apprécier sa grandeur. En sortie de salle, j'étais pas plus enthousiaste que ça. Conscient d'avoir assisté à un sacré film mais je restais circonspect. Et puis à force d'y repenser, cela a été presque comme une révélation.

**Pacific Rim**, ah celui-là aussi c'était quelque chose. Quand j'essayais de convaincre des collègues d'aller le voir, le premier truc auquel je pensais c'était les scènes de baston et je commençai à les expliquer, à les mimer et puis rapidement, en voyant

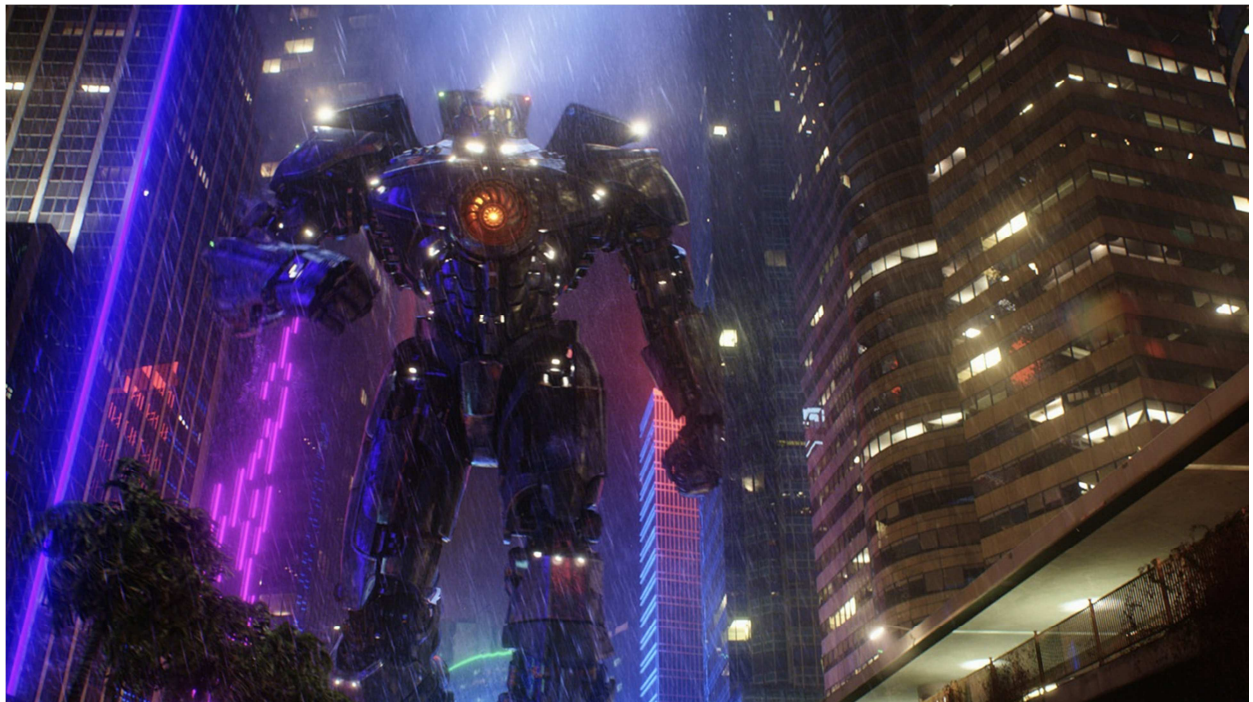
leurs visages interloqués, j'ai enchaîné en disant que ça ne se limitait pas à ça, qu'avec Del Toro il y avait toujours plus de profondeur que les pitches de ses films ne laissaient augurer, mais je n'ai pas fait beaucoup de convertis !

Bonne résolution pour 2014, j'arrête les productions Marvel ! Même en rattrapage DVD, terminada la rigolada. Il n'y a bien que pour le **Captain America : Winter Soldier** que je ferai une exception parce que j'avais vraiment apprécié le premier.

*"Tout le monde n'a pas le loisir ou le temps de sortir de ces circuits."*

C'est exactement ce à quoi je suis confronté. Et ça me désole. Bon, je me tiens au courant des trucs intéressants qui sont peu relayés par les grands médias mais pour les voir après c'est un peu galère. Sans parler des films asiatiques. Le dernier Tsui Hark est sorti en DTV, mon chouchou Johnnie To a été relégué dans les limbes...

Par contre, 2013 aura été le grand retour d'auteurs maudits : restaurations de **La Porte Du Paradis** de Cimino et **Sorcerer** de Friedkin qui trouve ainsi un écrin enfin digne de ce chef-d'oeuvre, Dan Harmon qui reprend en main la destinée des étudiants de Community après une quatrième saison à l'ouest du Pecos !



**Pacific Rim**

## **GUÉNAËL EVENO**

**Sorcerer** restauré en salle reste un des meilleurs moments de cette année, et puis la masterclass qui a suivi était terrible : Hurricane Billy en live, toujours en forme. D'ailleurs à ce sujet, il ne faudra pas louper la sortie du Blu-ray en avril prochain. On devrait faire un petit quelque chose pour cette occasion. Au niveau "seconde vie de chef-d'oeuvre", la restauration de **La Fille De Ryan** de David Lean m'a bluffé. C'était déjà superbe, mais là il n'y a plus de superlatif.

Sinon la ressortie 3D de **Jurassic Park** a eu un putain d'effet sur moi. Je me souviens encore de ma tête à la sortie de la salle, c'était à peu près la même que quand je ressorts d'un film de Peter Jackson.



La Fille De Ryan

### NICOLAS ZUGASTI

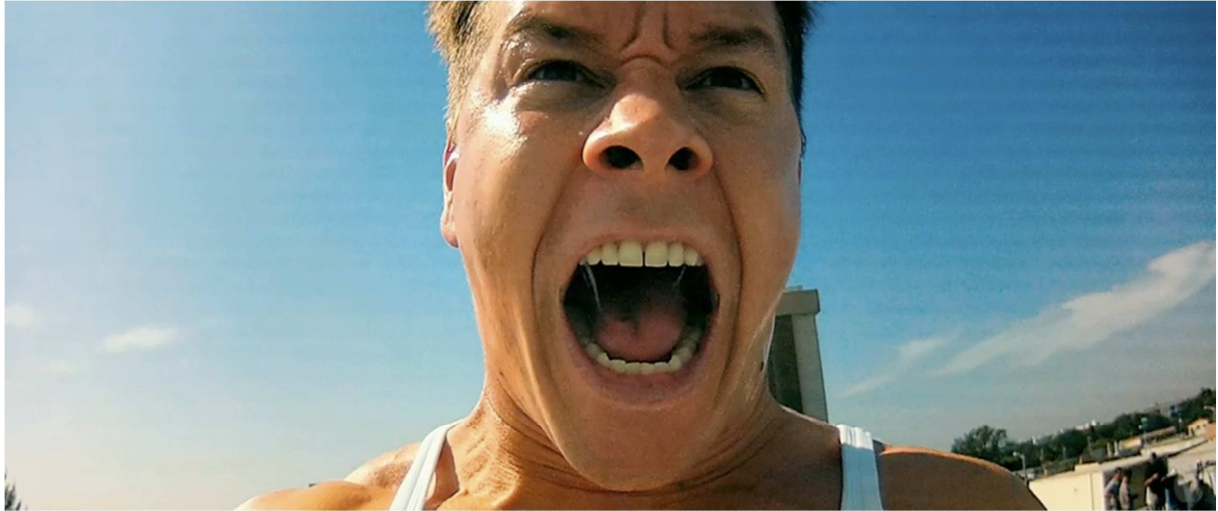
Ah oui, **Jurassic Park 3D**, grand moment également ! Un film sorti il y a vingt ans qui fait partie des meilleurs trucs vu en salles cette année. Et comme avec la ressortie l'année d'avant de **Titanic**, cela m'a permis de faire découvrir ce film sur grand écran à ma fille de dix ans.

### CLÉMENT ARBRUN

A bien y réfléchir, ce que j'ai particulièrement adoré, cette année, c'est la multiplicité des comédies, et par-là même, la sublimation d'absolument toutes les formes de comédies, par les plus grands qui soient. Dans la mesure où, avec le *teen movie*, la comédie est mon genre préféré, j'ai pu m'en délecter tout au long des mois. Voyez plutôt...

On a le registre satire sociale saupoudrée de coke, avec **Pain And Gain** et **Le Loup De Wall Street**, deux classiques instantanés, l'un étant le meilleur film de son auteur, pastiche improbable d'un Scorsese (tiens, tiens), d'un **Scarface** ou d'un Tony Scott, et l'autre n'étant rien de moins que la conclusion déjantée d'une trilogie fondatrice consacrée au rêve américain, à la grandeur et à la décadence des représentants ambivalents du système et de ses dérèglements (**Les Affranchis/Casino/The Wolf Of Wall Street** : la messe est dite). Chacun des deux films épuise son spectateur en jouant sur l'outrancier comme peinture sociétale exubérante et tout à fait pertinente, sur l'étalage grotesque de culs et de came, sur l'opulence tellement "hénorme" qu'elle en est hilarante, sur les délires comiques volontiers "quel est le fuck" en tant que représentations grimaçantes des déviances des *nineties*, à travers autant de

figures contrastées (des trois débilos au requin roublard) mais qui voleront, à l'unisson, cet *american dream* tant espéré, qu'il s'agisse de cette bonne vieille tondeuse à gazon ou d'un monde en son entier, où plus rien n'a de valeur... Derrière l'intelligence de la forme, celle du fond, où les ressorts comiques (ces deux films étant deux monstrueuses hyperboles filmiques) contribuent à la sauvagerie du discours. Merveilleux.



### **Pain And Gain**

Il y a eu aussi le registre de la *dumb comedy* la plus régressive qui soit. On peut encore compter sur Sandler à ce titre. En 2013 est sortie chez nous la poilade tarée **Crazy Dad**, belle histoire d'amour père/fils avec ce duo de génie qu'est Samberg/Sandler. On s'attendait à un truc con et meugnon, et c'est juste dégénéré, un peu comme un Billy Madison mais en vraiment drôle. Politiquement incorrect, d'une débilité ravageuse, d'un rythme effréné. A côté de ça, **Copains Pour Toujours II** est forcément moins bien mais demeure fascinant : encore moins d'enjeux que dans le premier ! Et les amateurs comprendront l'ampleur du truc. Y a pas de Rob Schneider, mais on assiste à une bataille finale qui ferait rougir Peter Jackson, et met l'accent sur le spectacle ô combien primaire qu'est le film en son entier : un film de grands gamins, et aucunement de "grandes personnes", où prouts, nibards, coups dans la tronche et compagnie, font de l'oeuvre un *slapstick* moderne au premier degré trop rare. Plus c'est con, plus c'est bon, et dans le genre, c'est le film le plus con de l'année, haut la main. Vivement le troisième.

Et puis, mon amour de toujours : le *stoner movie*. **This Is The End**, ou **C'Est La Fin** en véhef. En commençant leur film par un fumage de pétards sous fond de Backstreet Boys, et en le concluant de même, Rogen et Goldberg balancent un *stoner movie* radical, où tout ne serait qu'un énorme bad trip, une sorte de conte de Noël à la Dickens gavé d'herbe, sur la valeur de l'amitié, la *bromance*, en somme, la vie. Irresponsabilité jusqu'au paradis. Délires visuels. Intrigue sans queue ni tête. Comédie qui se barre grave en couilles. FX bouffons, climax ravagé du cerveau, grosse star humiliée...pas de doute, c'est bien du film de drogués, en bonne et due forme. A ranger auprès de la trilogie **Harold & Kumar**, qui procure le même plaisir...

Enfin, la dramédie, ou tragicomédie, comme vous voulez. **The World's End** est l'oeuvre déconcertante de l'année. Pendant, diraient les rabats-joie, "adulte" du Rogen/Goldberg, film qui tient plus au malaise mélancolique qu'au délire nostalgique.

On s'attendait à "*having a party*", on a une réécrite arthurienne complexe et écrite au millimètre, qui, non contente de mêler les genres, en revient à la thématique du plus grand film de l'année (le Tarantino), à savoir : le mythe. Mythe, dérision, gravité, pop culture. Le public ne sait pas s'il doit rire ou pleurer, et l'Apocalypse a bel et bien lieu, paroxysme d'une tragicomédie jouant en permanence sur un registre sensible. Etonnant. Donc essentiel.

Bref, le comique était à l'honneur, un comique pluriel et détonnant. Sans oublier l'ironie plus mordante tu crèves des derniers **Breaking Bad**. Et les casse-tête chinois d'**Arrested Development**. Et la subversion hallucinante d'un **World War Zimmerman (South Park)**.



**Crazy Dad**

## **NICOLAS ZUGASTI**

Bien vu Clément. D'autant que pendant l'année écoulée, j'ai eu un gros déficit en comédie ricaine. Bon, c'en était pas vraiment une mais je n'ai pas aimé **This Is Forty** d'Apatow. Pourtant, je suis pile poil dans la tranche d'âge considérée. En fait, je crois que cette fois c'est le doublage français qui m'a gâché l'expérience, vraiment. Faudrait que je lui redonne une chance en V.O, tiens.

Par contre en 2013, j'ai pris du temps pour rattraper mon déficit en série de qualité et entre les cinq saisons de **The Wire**, les cinq de **Breaking Bad**, les sept + les spéciaux de **Doctor Who** je me suis régalé et surtout j'ai été soufflé.

**The Wire** et **Breaking Bad**, sans doute les deux meilleures séries all time. Leur construction respective étaient à couper le souffle, reposant sur l'évolution constante de leurs personnages et le niveau d'interaction et surtout d'intrication des intrigues, d'éléments clés.

Dans une moindre mesure, la première partie de la quatrième saison de **The Walking Dead** relève un tantinet le niveau. J'y croyais plus. Jusqu'à présent je continuais à suivre par curiosité et puis parce que c'est des zombies mais là, l'intérêt purement narratif est revenu. **Homeland** par contre, passé une saison 1 vraiment bonne dans l'ensemble, la 3 confirme la chute inexorable dans l'insipide. Quelques trucs intéressants à sauver (Carrie qui se fait flinguer par son propre camp, par exemple) mais trop peu. Pire, le dernier épisode joue à fond la corde sensible de la relation Carrie Mathison/Brody mais n'émeut absolument pas.

Et puis **Doctor Who**, quoi ! Je me suis d'autant plus régalé que je n'ai absolument rien lu sur la série avant et que je l'ai découverte avec ma fille. On s'est parfois enquillé une saison entière en un week-end ! Et le top, c'est que l'on a réussi à convertir ma femme ! C'est aussi pour ça que cette série est grandiose, la manière dont elle peut fédérer la famille, c'est dingue.



**Homeland**

## **CLÉMENT ARBRUN**

Ah mais puisque tu parles séries, autant s'en donner à cœur joie. J'ai moi aussi comblé mes lacunes en dévorant **The Wire** après **Breaking Bad**, et, quand bien même il serait hors propos de comparer les deux, **The Wire** est indéniablement supérieure, tant elle parvient à assumer et pousser à sa consécration ce concept romanesque: étendre l'action, et par la même la perception sociale, l'étude des caractères, l'identification du spectateur, sur plusieurs années, à travers plusieurs milieux, des bas-fonds au fauteuil en cuir du Maire, jusqu'à pleinement se sublimer dans une cinquième saison autoréflexive démontrant l'aspect purement journalistique, naturaliste, de l'œuvre, et sa vision circulaire d'un monde, tout à fait vertigineuse. La duplicité des personnages, l'objectivité des scénaristes, la puissance



progressive d'une série cruelle et lucide qui ne caresse jamais son public dans le sens du poil, l'exigence de la narration, la complexité humaine qui s'en dégage...tout cela était bien avant le grand show de Gilligan, et en bien meilleur.

Ce qui ne rend pas le final de **Breaking Bad** moins touchant et cohérent. Curieux de voir certains parler de "morale" foireuse dans la mesure où cet ultime épisode magnifie comme jamais un anti-héros mythique. On en reparlera certainement un de ces quatre...

En tout cas, 2013 fut l'année du sacre d'Heisenberg, sacre mérité, le petit filou de l'école **X-Files** déposant un classique de plus dans la cour stricte des bonheurs cathodiques. N'oublions pas le travail hallucinant des acteurs, et les bénéfices d'une mise en scène qui marie rapport à l'image et aux personnages : à ce titre, l'épisode réalisé par Rian Johnson était une leçon...



**Breaking Bad**

Mis à part cela, ce qui me fascine, avec **South Park**, c'est cette continuité dans l'audace. Et cette envie d'aller plus loin. En vérité, les dernières saisons prouvent que la vulgarité n'est pas tant exacerbée qu'elle est transcendée: on en retire de la réflexion, acerbe et désespérée, un miroir déformant d'une réalité crue par deux sales gamins qui n'ont jamais été aussi bons. On atteint avec la 17 un sommet dans la macédoine sociétale (art, politique, médias, etc.) au goût définitivement amer pour notre plus grand plaisir.

Bon sinon, elle commence bien cette année 2014 pas vrai ? **Community** avec the return of the king (Harmon), et **Sherlock**, dont la réputation n'est plus à faire...

Mais restez entre vous à causer de **Dr Who**. Je vais boire une grenadine en rematant des bons **Simpson**.

## GUÉNAËL EVENO

Si on en retenait que la substantifique moelle de l'excellence, l'année pourrait vite se résumer à la dernière (demie) saison de **Breaking Bad** et au cinquantenaire de **Dr Who**. Et ce n'est pas le type qui a passé une partie de l'année à mater des épisodes reconstitués de la série classique qui parle, mais quelqu'un de strictement objectif. Je n'oublie pas **Futurama** qui s'est conclu d'une bien belle manière dans la quasi indifférence générale. Je n'ai jamais compris les réactions sur les dernières saisons. Je n'oublie pas non plus quelques séries anglaises à plusieurs coudées au-dessus du lot dont l'excellent **Peaky Blinders** qui décrit la ville de Birmingham et plus particulièrement d'un gang anglais au lendemain de la première guerre mondiale. Plus vif que **Boardwalk Empire**, très bien réalisé et joué par des acteurs épatants (Cillian Murphy et Sam Neill complètent une belle distribution). Pas encore diffusée en France, mais quand ce sera le cas, compte tenu du travail sur les accents et les dialogues, la VOST sera largement prioritaire.



**Peaky Blinders**

En dehors de ceux du cru 2013, quels sont les films plus ou moins classiques que vous auriez vu dont vous n'attendiez pas forcément quelque chose (c'est dans ces cas que ça arrive souvent) et qui vous ont procuré le plus de plaisir cette année ? De mon côté, j'ai pu découvrir en 2013 l'excellent **Les Voyages De Sullivan** de Preston Sturges, et j'ai englouti une bonne partie de l'œuvre du monsieur par la suite, excellente et trop méconnue. Ça faisait longtemps que l'idée de m'y plonger traînassait et la diffusion du film à l'occasion de Paris Cinéma a été un déclencheur. **Quarante Tueurs** de Samuel Fuller (disponible en DVD !) a été aussi un grand moment. Un superbe western qui a réussi à détrôner **Underworld USA** de sa place de meilleur Fuller. Enfin, j'ai pu me prendre une belle claque en salle avec **L'Opération Diabolique (Seconds)** de John Frankenheimer. Encore Merci encore aux programmeurs du PIFFF.

## CLÉMENT ARBRUN

Je voulais le voir depuis longtemps, ce fut chose faite au gré d'une pérégrination cinéphile : **La Valse Des Pantins** est un grand Scorsese, jusque dans son dénouement habile, entre réalité pathétique et illusions, porté au firmament par le surjeu jouissif d'un DeNiro qui développe sa gamme de nuances d'interprétation en offrant une alternative au Bickle de **Taxi Driver** : encore un personnage de sociopathe, mais qui est cette fois moins malsain qu'empathique, dont l'attachement au spectateur naît d'une écriture prodigieuse... Compréhension indéniable du rire, de son pouvoir, et au-delà de cela, illustration de l'échelle sociale, de la soif de célébrité... En fait, il est enrichissant de le découvrir avec un œil rétrospectif, puisque Scorsese, bien avant **Les Affranchis** ou **Le Loup De Wall Street**, confrontait déjà le citoyen à cette chimère qu'est l'*american dream*. Sauf qu'ici, pas de mégalomanie des moyens, pas d'opulence, pas de *bigger than life*, mais le versant totalement lose, terre-à-terre, même si ludique en permanence bien que jamais fantasmagorique, de ces rejetons de l'Oncle Sam qui veulent toucher les étoiles. Pour devenir des stars.



**Le Loup De Wall Street**

Autre découverte notable, **La Jeune Fille De L'eau**. On ne peut pas être plus à propos, vu que l'année 2013 était une année Shyami (**After Earth**). Ce dernier blockbuster est d'ailleurs loin d'être honteux, mais on peut aisément le mettre en parallèle avec **Lady In The Water** pour mieux expliquer en quoi Shyamalan s'est quelque peu perdu, en quoi son cinéma a perdu sa sève. **Lady In The Water** est un pétage de plombs auteuriste, le fascinant film de tous les excès, de tous les tons, du ridicule à la fulgurance, un trip égocentrique mais qui tient là, justement, sa richesse artistique, quand **After Earth** accumule les idées "à la Shyamalan" (on multiplie les moyens de perception en fixant une caméra au gosse, on y parle de *Moby Dick* et par extension des mythes, il y est question du parcours du Héros, ou encore de l'intime, à savoir les relations filiales, à l'intérieur du gigantesque, à savoir le cadre saisissant du film de SF futuriste...) et pourtant, aucun de ces éléments n'est jamais,

JAMAIS exploité. Un gâchis, qui renforce les qualités de **La Jeune Fille De L'Eau**, qui avait au moins pour mérite sa sincérité gênante mais audacieuse, son intégrité kamikaze, entre cynisme et premier degré salvateur, bref, en un mot, toutes les propositions de cinéma qu'un tel film offrait, quitte à faire gueuler le public... Shyamalan me manque. Beaucoup.

Enfin, autre rattrapage : **Revenge Of The Nerds**. C'est grand. Et jouissif. A mettre en parallèle avec la scène finale de **Cyprien**, histoire de mieux chialer.

## NICOLAS ZUGASTI

Pour rebondir sur les propos de Guénaël, je ne peux qu'approuver Clément car j'ai moi aussi enfin pu découvrir cette **Valse Des pantins** cette année et c'est devenu illico un de mes Scorsese préférés. Et c'est clair que l'on peut le rapprocher de son dernier tant les deux personnages sont totalement perdus dans les illusions qu'ils se sont créées.

Parmi les vieilleries dans lesquelles j'ai pioché en DVD, trois claques aussi différentes qu'étonnantes chacune dans leur style. Bon okay, je dévie et triche un peu car je ne les ai pas découverts au ciné à l'occasion d'une rétrospective ou autre.

**Duel To The Death** de Ching Siu-tung, un wu xia pian aux séquences de combats parfois complètement barrées (un ninja géant qui est en fait composé d'une multitude !?, entre autres), à la mise en scène remarquable, et dont le propos ne se limite pas à un affrontement entre représentant chinois et japonais puisque le film discourt, à sa manière, sur l'honneur, les rapports humains, le pouvoir. Et puis ce fameux duel final est dantesque.



**Duel To Death**

Dans un tout autre registre donc, **The Swimmer** de Franck Perry avec Burt Lancaster dans le rôle de cet étrange nageur qui redescend un quartier huppé en plongeant de piscine en piscine jusqu'à sa demeure. Un voyage intérieur initié par Ned Merrill jusqu'à la source de tous ses maux. Un film inclassable et magnifique.

Et puis la série B mouvementée **Le Dernier Train Du Katanga** de Jack Cardiff (chef op' de certains Powell tout de même), d'une férocité incroyable et encore

impressionnante, même aujourd'hui avec un casting de gueules comme on aimerait en voir à longueur de temps. Un film à la vision duquel on sent qu'il a une influence certaine sur Tarantino pour son **Inglourious Basterds**.

Ah et j'allais oublier **La Colline Des Hommes Perdus** de Lumet. Cinq militaires envoyés dans un camp de détention en Afrique du Nord avec pour cette colline à grimper en guise de punition pour tout et n'importe quoi. Charge humaniste et progressiste envers toute forme de domination, d'humiliation, pas foncièrement liée à l'armée mais à la connerie humaine en général. Une intensité incroyable s'en dégage et pas seulement à cause de conditions de tournage exténuantes.

Voilà, en gros on pourrait presque résumer mon année passée par le fait que j'ai limite plus pris mon pied bien calé chez moi que dans une salle de ciné !

## CLÉMENT ARBRUN

Le foyer + des films = le bien. C'est connu.

Justement, puisqu'on est aussi du genre à rester chez soi à se la péter grave, je propose de témoigner de nos coups de cœur 2013, concernant la critique ou les émissions culturelles au sens large (histoire de rendre hommage à la Meneuse de Revues, cette précieuse compagne). Il peut aussi s'agir de bouquins marquants de l'année, revues, etc.

Personnellement, je laisserai aux autres le soin de s'étendre sur les qualités de *BiTS* pour promouvoir ma découverte annuelle indiscutable : *Crossed*. Une chronique régulière qui fait le lien entre jeu vidéo et cinéma, afin de mieux mettre en exergue ce qui unit, ou désunit, les deux arts, à travers l'humour, les références malignes, la complicité. Karim Debbache, qui a fait ses armes sur le *36 15 Usul* (il était là dès le début), s'impose ainsi comme un cinéphage/fou de pixels, qui au-delà de ses capacités de réflexion (comment une adaptation de jeu vidéo s'adresse-t-elle au public ? Comment ce public est-il perçu ? De quelle manière l'univers vidéoludique est-il retranscrit ?) instaure un lien entre lui et l'internaute (son émission est pleine de running gags par exemple).

Ce que j'aime avec *Crossed*, c'est que son créateur a compris que le format Web vidéo pouvait, par son rythme, habilement mixer l'humour et l'analyse en demeurant cohérent, et, par sa structure, combiner avec fluidité une multiplicité d'informations ou de clins d'œil culturels, ce qui sous une forme de papier écrit serait assez indigeste. C'est forcément perfectible, mais ça n'en reste pas moins une jolie façon d'apprendre le cinéma, ou, tout du moins, d'assimiler ce qui fait la force d'un medium, puisqu'aux règles cinématographiques dictées au fil des épisodes s'ajoute toujours un point de vue tout à fait personnel, intime, ce qui rend le texte beaucoup moins automatique, plus vivant. Y'a pas mal de sincérité là d'dans, moi j'vous l'dis.

Bref, je ne saurais trop conseiller, si certain(e)s ne connaissent pas encore...



*Crossed*

## GUÉNAËL EVENO

2013 restera l'année où J.J. Abrams a réussi à choper une franchise **Star Wars** après une franchise **Star Trek**. Je pense qu'il peut faire mieux pour 2014. Vas-y J.J. ! (et bravo pour **Star Trek : Into Darkness**).

## NICOLAS MARCEAU

Juste non.

Déjà parce que le mec n'a rien compris à **Star Trek** à la base (autant le premier pouvait faire illusion, autant le 2 c'est terminé). Ensuite parce que, de façon général, c'est mec est d'abord un commercial qui pense ses projets selon des formules mais pas selon des compréhensions mythologiques. On le savait déjà avec sa façon de baser toutes ses séries sur des mystères aux résolutions idiotes. Mais au cinéma, c'est encore pire. Son **Mission : Impossible** ressemblait au pire de **24 Heures Chrono** (mais certainement pas à du **Mission : Impossible**). Son **Super 8** foirait totalement son côté film de monstre (aucune cohésion entre le récit des enfants et la partie fantastique). Ses **Star Trek** passe complètement à côté de l'esprit du show pour mettre en avant de l'action qui tourne à vide.

Alors forcément, dans des conditions pareilles, dire que je me fous d'avance de son **Star Wars** est un euphémisme. Ça fait longtemps que c'est devenu un label commercial vidé de son cœur mythologique. La seule surprise viendra peut-être du script de Kasdan mais avec les exigences de Disney, j'ai des doutes.

## NICOLAS ZUGASTI

Et l'année où il a eu droit à son dossier dans *Les Cahiers* (paye ton opportunisme !) J'avais aimé son épisode de **Mission : Impossible** et tout ce qui concernait les gamins de **Super 8** fonctionnait très bien. Mais globalement J.J., il faut qu'il se cantonne à produire des séries.

## NICOLAS MARCEAU

Cette année 2013, sinon, j'avoue qu'elle fut marquée par un paquet de déceptions. Pas forcément les films "en deçà" des qualités de leurs auteurs (genre le **Lincoln** de Spielberg que je trouve bon mais que je ne regarderai pas tous les mois) mais ceux qui se sont vautrés plus ou moins dans les grandes largeurs. J'attendais énormément du **Oz** de Raimi mais en voilà un autre qui a baissé son froc devant Disney. Outre une esthétique pas toujours maîtrisée (ça va du sublime à l'hideux), on sent que tout est fait pour que rien ne dépasse, avec un script qui rappelle le grand rien à base d'Elu du **Alice** de Burton ou de **Tron Le Gachis**. Le film ne cesse en plus de rappeler le souvenir d'**Evil Dead 3** dont il aurait pu être le pendant kids. Mais ça n'en retrouve jamais le rythme, la folie, la générosité.

Plus grave : **A la Merveille** m'a donné l'impression d'être dans la peau d'un anti-Malick. C'est terrible de défendre un réal pendant des années pour se retrouver soudain à employer les mêmes arguments que les contre. Film sûrement écrit, filmé et monté trop vite, sans personnage, sans émotion, avec un discours religieux hyper relou.



**A La Merveille**

La presse s'est également satisfaite du retour de Zemeckis à "de vrais films". Bah pas moi. J'ai préféré ses expérimentations en *performance capture*. **Flight** m'a

rappelé le côté cul-bénis, idiot et limite nauséabond de **Forrest Gump** (revu cette année avec la même consternation qu'à l'époque) ou de **Contact**. C'est chiant à mourir, ça ressemble souvent à un mélo du dimanche après-midi, en mieux cadré et joué.

Je ne parle même pas de Nicholas Winding Refn qui a livré le film de festivalier maniéré et creux au possible qui lui pendait au nez depuis un moment, de Tartakovski dont je cherche encore la patte sur l'abominable **Hôtel Transylvanie** (suis parti avant la fin tellement je n'en pouvais plus) ou encore Michel Gondry à qui je dois ma pire séance de l'année. Un film où ses idées et ses bricolages finissent par bouffer toute la substance narrative, en plus de commettre l'erreur de faire un film passéiste à partir d'une œuvre résolument moderne.

L'avantage, c'est que désormais, quand on me ressortira l'argument du "nan mais de toute façon quand tu aimes un réal tu kiffes sans esprit critique", je pourrais ressortir cette liste 2013.

D'ailleurs, même s'ils furent de bons gros plaisirs de fan (surtout à la revoiture), je ne cache pas certaines réserves sur le **Pacific Rim** de Del Toro (plaisir de gosses mais peu d'émotion et zéro empathie pour le héros) ou **La Désolation De Smaug** de Peter Jackson (qui aura bien besoin d'une version longue pour en améliorer la fluidité et qui, tout aussi génial soit-il, ne provoque pas la même émotion évidente que la trilogie du **Seigneur Des Anneaux** en son temps).

Heureusement, il y a eu **Gravity** et **Cloud Atlas** pour pleinement remplir mon âme de cinéophile avec des considérations philosophiques qui vrillent la tête, pour allier plaisir populaire et expérimentations de cinglés (sur la forme, sur la structure). Que l'un de ces deux-là soit essentiellement produit en indépendant est d'ailleurs inquiétant sur l'état de la production américaine. Que **Cloud Atlas**, **Gravity**, **Pacific Rim** et **Le Hobbit** (soit les quatre grands spectacles que j'ai le plus aimés cette année) soient tous produit par Warner l'est encore plus.



**Hôtel Transylvanie**



## NICOLAS BONCI

Ha, pareil pour le Gondry, quelle souffrance. Quand le vide du *fan service* rencontre les fantasmes passés de la génération X... Il vaut mieux voir, revoir et re-revoir **The We And The I**, dans lequel il était vraiment au service d'un projet, d'une histoire.

Le bilan de 2013 pour ma pomme est d'abord celui-ci : j'ai divisé ma consommation de films en salles par trois. Cela faisait quelques années que ça me titillait, cette année j'ai lâché les élastiques, je n'en pouvais plus. Je ne pouvais plus subir 25 minutes de pubs avant un film. Je ne pouvais plus voir des bandes-annonces insupportables me raconter tout un film. Je ne pouvais plus les voir passer deux ou trois fois en l'espace de vingt minutes ! Je ne pouvais plus voir un film sur un écran tâché ou abîmé (**Le Loup De Wall Street** au MK2 Quai de Seine il y a deux semaines par exemple). Je ne pouvais plus voir des films commencer sans son ou avec les mauvais caches (comment en vouloir aux projectionnistes, ils ne sont pas en cabine de projection, ils doivent s'occuper de deux, trois voire cinq salles en même temps). Je ne pouvais plus payer 14,90 euros pour des films en Atmos certes, mais même pas en Imax. Je ne pouvais plus supporter ces lumières qui se rallument dès les premières images du générique de fin, nous empêchant de sortir du film à notre rythme, de le digérer, intimant aux clients (car nous ne sommes plus des spectateurs) de vite faire place aux suivants. Je ne pouvais plus quitter un cinéma par les sorties de secours, par des escaliers de béton gris puant la pisse.

2013 aura été surtout pour moi l'année de la grande interrogation : comment font les gens pour aller encore et toujours en salles quand les exploitants font tout pour leur dire de rester chez eux, de profiter de leur 50 pouces et de BitTorrent ?



**Le Hobbit : La Désolation De Smaug**

## CLÉMENT ABRUN

Ce que tu avances est intéressant: dans quelle mesure s'adapte-t-on, par exemple, aux "rituels" des multiplexes ? La pub de quinze plombes, les défauts de son/d'image, les faits et gestes des spectateurs (en dehors du classique pop-corn ou sachet de friandises plus bruyant que du punk français, il y a aussi ceux qui se marrent en permanence quand ce n'est pas drôle - **Le Loup De Wall Street**, un cas d'école dans le genre, limite insoutenable - et qui finissent de ruiner la messe cinéphilique). Attendre jusqu'au film, jusqu'à l'extinction des lumières, en devient presque un périple. Dans un sens, ça renforce ce que tu ne ressentirais pas chez toi : le désir de voir un film, désir augmenté par l'attente. Mais, d'une autre part, on ne récompense pas ton attente en te conseillant implicitement de te casser une fois le film consommé (ce que tu dis sur les lumières qui se rallument). Pour un film pourri, c'est pas si grave, mais, pour reprendre l'exemple du Scorsese : comment quitter direct la salle après le visionnage d'une œuvre foisonnante qui se base sur une rythmique frénétique, sur l'idée d'une parole (cinématographique) en continu, par son montage, sa voix off, l'usage de l'OST, etc. ?

Qui plus est, les avancées technologiques (celles qu'illustre un film comme **La Désolation De Smaug** ou **Gravity**) surlignent nettement la dimension expérimentale d'une œuvre filmique. Par-là même se pose un questionnement actuel : quand les visions des cinéastes (Del Toro, Jackson, Cuaron) sont celles d'explorateurs désirant offrir au public des perceptions inédites, des instants uniques de divertissement visant à proposer du neuf et de l'époustouflant, comment peut-on encore envisager le spectateur comme un vulgaire consommateur ? C'est un paradoxe. Où quand le film projeté, questionnant d'une manière ou d'une autre le statut du spectateur (Scorsese forever), est balancé et parfois foutu en l'air (suivant les conditions de projection) comme un simple objet de consommation. C'est limite ironique, concernant le Scorsese, où le protagoniste considère explicitement le spectateur comme... un con.

## NICOLAS BONCI

*"Attendre jusqu'au film, jusqu'à l'extinction des lumières, en devient presque un périple."*

C'est ça, le film n'a pas commencé que tu es déjà épuisé, pressé de rentrer.

Mais sinon ce que j'énonce ne concerne quasiment pas les multiplexes, que j'abhorre non pas pour leur taille et leur flux, mais tout simplement parce que je ne supporte pas d'être contrôlé au cinéma comme dans un aéroport. Mon ras-le-bol provient davantage des salles "normales".

De même, je ne reproche rien aux spectateurs (d'autant que le public des multiplexes et des grandes salles est beaucoup plus supportable que celui des petites salles d'art et d'essai, dans lesquelles j'ai vécu des calvaires - et je ne parle pas des proje presse, auxquelles je ne vais plus depuis un bail). Non, mon désarroi provient exclusivement de ce qui est fait de l'expérience "séance de cinéma" par ceux qui sont censés nous accueillir et nous donner envie de revenir.



## Gravity

Pour les avancées technologiques (HFR, relief, Imax, Atmos, 4K), il est intéressant de remarquer que celles-ci sont systématiquement ricanées, moquées, suspectées, rabaissées par les vitupérateurs habituels alors qu'elles sont promues par des cinéastes justement dans le but de montrer aux spectateurs qu'il y a encore un intérêt à se déplacer en salles.

Tu demandes comment ces nouvelles expériences de perception peuvent être vues uniquement sous l'angle du commerce et de l'attrape-gogo, et bien simplement parce que la plupart des commentateurs en sont restés à opposer le cinéma à la foire pour défendre leur passe-temps depuis que l'on en a fait un art. Cela ne fait que 80 ans que ce combat meut les cinéphiles en quête de distinction, ne leur en voulant pas trop d'avoir du mal à le quitter. Et on notera que dans le même mouvement, ces mêmes critiques sans critique ne s'émeuvent quasiment jamais du traitement du public et des films par les exploitants et les distributeurs.

## CLÉMENT ARBRUN

Oui, c'est assez frustrant d'observer que ces innovations technologiques ne sont pas, par exemple, plus explorées par la presse culturelle française. J'ai envie de dire que c'est une logique continuation des choses, un souci indéniable qui touche au référentiel technique, ce dernier semblant paralyser une presse plus "littéraire". Par exemple, quels magazines, revues, journalistes en France, peuvent se targuer d'explorer le fascinant monde des FX/maquillages et compagnie ? Mis à part un très petit nombre de revues spécialisées et Julien Dupuy de *Capture Mag*, je ne vois pas... Ce milieu d'illusionnistes, passionnant en cela qu'il met l'accent sur la création de cette chimère qu'est le cinéma (le faux créé semble de plus en plus vrai), est malheureusement peu traité, et je parle bien de tout l'éventail des technologies et artifices techniques, du maquillage à la *performance capture*... Pourtant, la rareté de son traitement en France, dans la presse où même sur le Net (disons-le), en fait une thématique large et foisonnante.

Puisqu'on cause mépris (c'est toi qui as commencé, hein), je voulais revenir sur un évènement microscopique mais qui n'en est pas moins révélateur. Je n'ai pas la prétention de connaître tout le ouebe engliche ou la presse ricaine/britannique, mais

il s'est créé, comme souvent, un contraste entre réception outre-atlantique d'une oeuvre audacieuse et réception française... Je parle évidemment de l'accueil de **The World's End**. Cela ne vous a-t-il pas foutu le cafard ? Pas le film (quoique) mais sa réception...

J'ai l'impression que les analyses pertinentes fleurissent pour qui est à l'aise en anglais. Par exemple, il n'est jamais trop lourd de rappeler l'existence de deux papiers indispensables : cette analyse maousse, <http://htmlgiant.com/film/25-more-pints-revisiting-the-worlds-end> et ce papier principalement centré sur le montage du film <http://www.avclub.com/article/editing-is-key-to-the-drama-and-comedy-of-the-worl-200786>.

En France, le film a très peu été analysé de cette manière, de façon profonde et concentrée, sans le moindre mépris. Comme d'habitude, pour fuir les papiers de Vincent Malausa, il faut se diriger vers les sites bénévoles...

Justement, le souci n'est pas d'ordre cinématographique. Il n'est pas question d'un film mais de la façon dont il va être envisagé. Il est question de la critique, encore une fois, de la perception d'une oeuvre d'art et de l'échange qu'on a envie de créer à partir de ce médium. Les papiers cités plus haut décortiquent un bouillon de pop culture en insistant sur sa précision formelle. Ce sont des analyses qui questionnent la forme : montage, mise en scène, usage de la bande originale, composition scénaristique. Et c'est la b.a.-ba de la rédaction à la Tarno : une fois que la technique est assimilée, une fois que l'on parle au lecteur de tout ce travail, indéniable chez Wright, on peut lui tendre une perche, on peut tenter de lui expliquer dans quelle mesure chaque trouvaille formelle, chaque composition et structure d'un plan, prend sens. C'est l'étude d'un langage, et c'est ce que peut être, dans le meilleur des cas à mon sens, la critique cinéma.

Que l'on en soit incapable, je comprends tout à fait, c'est très difficile et, finalement, peu de personnes bénéficient de ce talent. Mais que l'on échange cela (la base de la critique cinéma) contre une vision ultra caricaturale de la critique, c'est affligeant. Que l'on abuse de *punchlines* beaux, que l'on méprise ainsi son lectorat plus que l'oeuvre en elle-même, que l'on sombre à ce point dans l'aisance du *junk*, que l'on symbolise par-là même la dictature du clic, c'est juste l'exact opposé de ce que peut être un passeur (dédicace).

Un pertinent interlocuteur me disait il n'y a pas si longtemps que ce qui est à la base de la critique, de cette rédaction spécialisée, c'est ceci : ce que l'on a envie d'offrir au lecteur, ce qu'on veut lui faire partager. Et bien, ce concept fondamental, je le perçois bien plus en parcourant les sites étrangers. C'est le point central. On y revient toujours. Avancées technologiques, langage cinématographique, réception et visualisation de l'Art, questionnement actuel (et pas focalisé sur cette foutue MORALE), tout se mêle quand on traite de la situation actuelle de la presse culturelle nationale et de notre idéalisation de ce que devrait être cette presse.

Quand on traite de **The World's end** avec le même respect que si l'on causait d'Orson Welles ou de Kubrick, ça me met en confiance. Ça te fait comprendre que les choses évoluent de la bonne manière, dans le bon sens. Mais pas partout, hélas...



**The World's End**

## **NICOLAS BONCI**

Je viens de consacrer un *Cinéphyllis* à la question, donc tu penses bien que j'ai ma petite idée.

Mais quelles que soient les raisons, effectivement on en revient presque toujours au mépris. Mépris des genres, mépris des publics, mépris de l'objet de la critique (comment peut-on lire quelqu'un qui tweete à 11h00 qu'il sort d'une projection et qui balance le lien de sa "critique" à 14h00 ?), mépris (ou ignorance volontaire) des enjeux du cinéma actuel, des bases de la dramaturgie et du cinéma (je ne me remettra pas de ces critiques qui découvrent le principe de l'effet Koulechov en plein festival cannois)... Et à cette ignorance, ou connaissance partielle, de l'objet de sa "passion", à cet obscurantisme allant de soi, il serait peut-être pertinent d'y confronter cette obsession de la morale. Je parlais de Clergé dans la dernière Meneuse de Revues, et bien... Bref.

Et donc oui, je ne lis quasiment que de la presse ciné anglo-saxonne moi aussi, et comme toi je me sens bien quand je la lis. Que je sois d'accord ou pas, je n'ai pas envie de me taper la tête contre les murs en la lisant, je n'ai pas de boule à l'estomac, je n'ai pas le sentiment de lire un article venu de la première moitié du XXème siècle, je n'ai pas l'impression qu'il faille tout reprendre à zéro à chaque fois, je n'ai pas l'impression que le type qui écrit s'aime plus que le film ou le cinéaste. Il n'y a qu'à voir sur Twitter : pour le rendre respirable, j'en suis venu à composer ma timeline à 80% de comptes étrangers.

Bon, et pour parler films :

En 2013, j'ai aimé le retour, timide, du western : **Django Unchained** de Tarantino, **Sherif Jackson** de Logan Miller, **Gold** de Thomas Arslan et **Lone Ranger** de Verbinski. Quatre films sortis en salles, même très inégaux, ce n'est pas rien.

En 2013, j'ai aimé que mes réalisateurs préférés restent fidèles à eux-mêmes, que ce soit dans le sillon d'un cinéma populaire ambitieux ou l'exploration de nouvelles voies : les Wachowski & Tykwer avec le symphonique **Cloud Atlas**, Kathryn Bigelow avec **Zero Dark Thirty**, les frangins Coen avec **Inside Llewyn Lewis**, Peter Jackson avec l'incroyablement sombre **Désolation De Smaug**, Shane Carruth avec l'extraordinaire **Upstream Color** (j'y reviendrai), Park Chan-wook dont le **Stoker** me confirme que ce mec est un réel génie (je tiens **Thirst** pour l'un des plus grands films de la décennie passée), Spielberg et son rêve glacé **Lincoln**, et bien sûr Martin Scorsese. Aussi, je reste admiratif de l'éclectisme tranquille de David O. Russell.



**Stoker**

En 2013, je n'ai pas aimé que certains de mes réalisateurs préférés fassent dans la fausse réinvention en se parodiant : Kim Ki-duk et **Pieta**, Michel Gondry et **L'Ecume Des Jours**, Neill Blomkamp et **Elysium**, Abel Ferrara et **4h44 Dernier Jour Sur Terre**, Alex van Warmedam et **Borgman**, Eric Rochant et **Möbius**.

A l'inverse, en 2013 j'ai aimé que certains cinéastes se réinventent en s'auto-parodiant à l'excès et ainsi mieux coller au sujet de leur film : De Palma avec **Passion**, Bay avec **Pain & Gain**, Appatow avec **40 Ans : Mode D'Emploi**.

En 2013, j'ai aimé que les auteurs qui n'ont pas attendu que la culture geek soit délavée pour s'y engouffrer restent plus fous et jouisseurs que jamais : Del Toro et ses gloumoutes, Edgar Wright et ses glouglous, Joon-ho Bong et son tchou-tchou.

En 2013, j'ai aimé qu'une Major finance durant cinq ans les expérimentations d'une équipe de doux dingues menée par un cinéaste mexicain sans succès public en se fiant à son seul talent. A ceux qui geignent qu'il n'y pas d'histoire dans **Gravity**, il faut donc leur expliquer qu'il y en a en fait deux.

En 2013, je n'ai pas aimé que la DTV devienne plus que jamais la voie de garage des films "autre" dans la "patrie du cinéma" : il était indispensable de voir sur grand écran et/ou en public : **The Lords Of Salem** du fascinant Rob Zombie, **Byzantium** de Neil Jordan (Neil Jordan ! Neil Jordan en DTV, après que **Ondine** ait eu une exploitation misérable...), **Dagmar** de Roar Uthaug, **Dragon Gate** de Tsui Hark (une honte cette sortie en DTV), **Haunter** de Vincenzo Natali, **New World** de Park Hoon-Jung.

On attend toujours **Grabbers**, **Blind Detective**, **New Kids Nitro**, **Evangelion 3.33**, **The Incredible Burt Wonderstone**, **John Dies At The End**, **Bernie** de Linklater (sorti en avril 2012 aux USA), **Small Appartements** de Jonas Akerlund (sorti il y a deux ans)...

En 2013, je n'ai pas aimé que les premiers films attendus se révèlent décevants et pire, plein de tics : **Antiviral** du fiston Cronenberg, **Vandal** de Héliel Cisterne, **Les Rencontres D'Après Minuit** de Yann Gonzalez, **Citadel** de Ciaran Foy, **The Baytown Outlaws** de Barry Battles.



**The Lords Of Salem**

En 2013, j'ai aimé la télévision US : outre les séries sur lesquelles nous sommes déjà revenus, de petites perles comme **Clear History** de HBO avec Larry David ou

**Shotgun Wedding** de Netflix (un *found footage* pas énervant !) montrent qu'ils sont encore devant pour un bout de temps.

Et la télé japonaise de son côté a proposé la mini-série **Shokuzai** de Kiyoshi Kurosawa, remontée chez nous en deux films (j'ai préféré le rythme de la mini-série, avec un épisode vraiment fort).

En 2013, j'ai aimé que le conte **Blancanieves** de Pablo Berger soit face **Au Bout Du Conte** d'Agnès Jaoui.

En 2013, j'ai aimé que les films de DC Animation (**Superman Contre Brainiac**, **Justice League: The Flashpoint Paradox**) soit face à cette épouvantable daube dont je n'écrirai pas le titre puisque les auteurs ne veulent pas nommer leur héros.

En 2013, j'ai aimé que **Side By Side** de Christopher Kenneally soit face à **Room 237** de Rodney Ascher : la construction du cinéma de demain plutôt que la déconstruction du cinéma d'hier.

En 2013, j'ai aimé que **Leviathan** soit face aux **Misérables** : les courtes focales en gros plan documentaire je dis oui, les courts focales en gros plan de comédie musicale, je vomis.

En 2013, j'ai aimé que le *old school* **Nos Héros Sont Morts Ce Soir** de David Perrault soit face au tout aussi *old school* **La Fille Du 14 Juillet** d'Antonin Peretjatko : il est intéressant de constater que des défenseurs du second reprochèrent l'aspect "cinéma de papa" du premier, argument aussi vieux que les influences dont les deux films se réclament, à la différence que **La Fille** n'a rien trouvé de mieux que des voix pitchées pour en singer la fraîcheur. Plus que le nombre de décennies qui séparent les genres, ce sont les publics à qui ils s'adressent qui semblent irrémédiablement déterminer leurs réceptions critiques.

Enfin, en 2013 j'ai aimé chaque pouce de mon 52 pouces.



**Justice League: The Flashpoint Paradox**



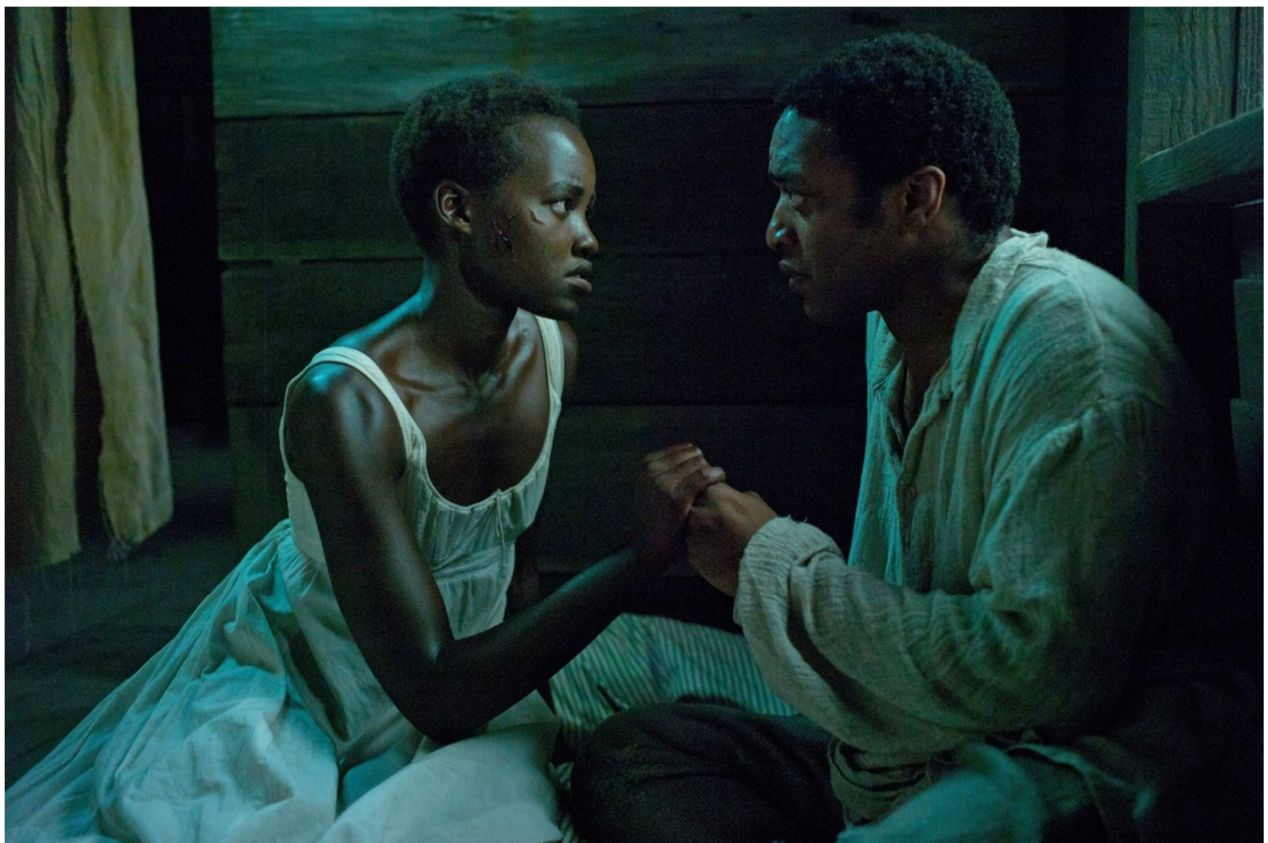
## GUÉNAËL EVENO

En conclusion, vous avez des attentes pour cette année?

2014 sera une année de découvertes si elles doivent se passer car je n'ai pas d'attentes particulières sur les blockbusters prévus de longue date, exception faite du **Godzilla** de Gareth Edwards qui sortira en mai et du dernier volet du **Hobbit, Histoire D'Un Aller Et Retour**. Dans les choses plus proches, j'irai voir avec empressement **12 Years A Slave** de Steve McQueen, même si **Shame** était loin de confirmer tout le bien que je pensais de **Hunger. R**, le film carcéral de Tobias Lindholm et Michael Noer m'intrigue, même si ce n'est pas à proprement parler un nouveau film puisqu'il date de 2010, donc bien avant **Hijacking** (pour Lindholm) et **Northwest** (pour Noer). Et bien sûr, **Anchorman 2** qui devrait sortir chez nous dans deux ou trois salles en juin sous le titre **Légendes Vivantes**. J'espère aussi que **Wolf Creek 2** aura le droit à une sortie ciné parce que dans le genre suite qui débotte, il se pose quand même là.

Concernant les séries, j'attends ce que donnera notre douzième Docteur, Peter Capaldi et ce que va nous réserver la première partie de la saison finale de **Mad Men**.

Quoiqu'il en soit bonne année cinématographique et télévisuelle à tous, que 2014 vous apporte son lot de surprises et de bons moments dans les salles obscures ou devant votre 54 pouces.



**12 Years A Slave**

## CLÉMENT ARBRUN

Le film de l'année sera **22 Jump Street**, à égalité avec le film Lego, des mêmes metteurs en scène, rappelons-le. J'attends beaucoup du Astier (**Le Domaine Des Dieux**), du Cavayé (**Mea Culpa**) ainsi que du prochain Adam Sandler (**Blended**).

## PIERRE REMACLE

Voilà, 2013 est bouclée, finie, on ne la reverra plus. Je ne sais pas encore quel souvenir je vais en garder. Mon premier réflexe est de la considérer comme une année plutôt moyenne, voire médiocre. Puis, en réfléchissant quelques instants aux grands moments qu'elle nous a offert (**Gravity, Django Unchained, Stoker, Cloud Atlas** pour les incontournables), ça devient difficile de rester sur cette position.

Allez, on commence ce petit retour en arrière par les mauvais élèves. Attention, pas les flops. Plutôt les espoirs déçus. Les attentes trompées. Et 2013 en a charrié un certain nombre, malheureusement.

Le premier à me venir à l'esprit, c'est Pixar. Alors, évidemment, le studio n'est pas mort, loin de là, et a démontré qu'il en avait encore sous la pédale dès qu'il est question de technique. Mais on a beau être fan, il faut savoir regarder la situation en face : enchaîner l'insipide **Cars 2**, le si consensuel **Rebelle** (je ne vais pas revenir dessus, j'avais dit ce que j'en pensais à l'époque) et le correct mais sans ambition **Monsters University**, c'est un signal que les choses ne sont plus au top à Emeryville. Et les annonces de mise en chantier de plusieurs suites (**Cars 3, Finding Dory**) sonnent comme un aveu d'impuissance. Bon, la maison n'est pas encore en flammes, on est d'accord. Mais le détecteur de fumée a tourné à l'écarlate.

Surtout qu'en face, Dreamworks montre des velléités de retirer les cailloux hors de ses poches : **Les Croods** et très bientôt **Dragons 2** sont là pour le prouver. Sans oublier Disney, qui est visiblement en train de méchamment se réveiller : sortir dos à dos **Wreck-it Ralph** et **Frozen**, c'est carrément marquer son territoire.



**Les Croods**

Et pour le cinéma "live"? Et bien, force est de constater que pas mal d'anciens grands (ou de grands anciens, je ne suis pas sûr) n'ont plus toujours ce qu'il faut pour prétendre conserver leur statut de boss du milieu.

De Palma, déjà. C'est véritablement un crève-coeur de le dire, mais son **Passion**, alias **Le Syndrome Du Cas Store**, ressemble fort à une dépression artistique. Il n'y croit plus, le père Brian. Ça crève les yeux. Pire : il n'essaie même plus. Et sa vague tentative de jouer sur les nouvelles technologies (Internet, les smartphones) fait juste de la peine tant il est en retard sur le peloton. Penser que c'est ce gars qui nous a pondu des perles comme **Scarface**, **L'Impasse** ou **Les Incorruptibles** alors qu'on est en train de contempler Noomi Rapace surjouer atrocement la crise d'hystérie dans un parking, ça fout un bourdon pas possible.

Dans le style plus calamiteux encore du "tant que je n'ai pas encore touché le noyau terrestre de la nullité, je continue à creuser", la couronne revient sans contestes possibles à Shyamalan et son ahurissant **After Earth**. Alors là, c'est bien simple : en comparant des films comme **Le Sixième Sens** et **Incassable** à ses deux dernières "oeuvres" (qui ne sont rien d'autres que des nanards, même pas de luxe), c'est à croire qu'on a remplacé l'ex-prodige par un sosie maléfique échappé d'une dimension bizarro. Et là, il en est à servir de domestique à Will Smith dans sa tentative (heureusement vouée à l'échec) d'imposer son fils à Hollywood. C'est triste. Pathétique en fait.



**Passion**

Et ce bon vieux Robert Zemeckis ? C'est différent : **Flight** n'est pas foncièrement mal réalisé - l'accident d'avion montre que Zemeckis touche encore sa bille à la mise en scène et sait créer la tension quand il le faut - mais charrie un nombre étonnant de casseroles en terme d'implication du spectateur et finit par laisser celui-ci tant la narration tourne en rond. Sans même parler d'un message neuneu et d'une rare maladresse. Pour autant qu'on puisse considérer cette "morale" comme un message.

Et maintenant, le cas qui fâche. Del Toro. Difficile de ne pas l'aimer, lui. Mais là, même avec la meilleure volonté du monde, difficile de considérer **Pacific Rim** comme autre chose qu'un semi-ratage. Del Toro ne réussit jamais à dépasser son postulat de départ et s'enferme dans des sous-intrigues molles et inutiles (mais propices à caser ses potes Perlman et Segura). Ajoutez des personnages principaux dépourvu du moindre charisme et une absence de sentiment d'urgence assez étonnante chez lui (on ne croit jamais à cette "fin du monde" qu'on n'arrête pourtant pas de répéter tout au long du film). Bref, peut mieux faire. J'en attendais peut-être trop, c'est vrai.

Allez, je passe rapidement sur Russel et son phénoménalement surestimé **Silver Linings Playbook** ("Coucou, je vous vends une comédie romantique lambda en la faisant passer pour un film qui a tout compris à la vie"), Raimi et son gentillet mais dépourvu d'âme **Oz**, Bryan Singer et son inutile **Jack The Giant Slayer** (bon, en même temps, difficile de le compter au rang des déceptions tant on n'y a jamais vraiment cru, à celui-là) et Mangold, fournissant un travail honnête mais télécommandé pour **Wolverine : Le Combat De L'Immortel**.

Terminons ce tableau des tristesses avec Shane Black qui se plante sans pour autant complètement s'étaler avec **Iron Man 3** et Tartakovsky qui s'est forcé à avaler une couleuvre de belle taille (tous ceux qui ont vu **Hotel Transylvania** vous le diront) sans doute dans l'espoir d'un jour nous donner un long de **Samurai Jack**.

Heureusement, 2013 ne nous a pas donné que des déceptions. Loin de là, même. A côté des affiches qui ont mis quasiment tout le monde d'accord et qui ont déjà été cité plus haut (pour les distraits, on y parle en vrac de cow-boys, de gens perdus dans l'espace, d'une famille dysfonctionnelle mais particulièrement efficace quand il s'agit de tuer les gêneurs ou encore des répercussions que chaque acte pose sur l'éternité et les générations futures), il convient de s'attarder sur les bonnes surprises que l'on a eu à se mettre sous la dent.

A commencer par l'Imprévisible avec un grand I : l'incroyable (au premier sens du terme) **Pain And Gain** ou la réinvention totale d'un artiste qui, en sublimant tout ce qui faisait jusque-là son cinéma, s'impose en cousin improbable et dégénéré des frères Coen. Pitié, Michael, lâche parfois tes gros robots et creuse dans la direction que tu nous as prouvé parfaitement maîtriser quand tu t'en donnes la peine.

N'oublions surtout pas non plus le très dense **The Place Beyond The Pines** (le vrai grand rôle de 2013 pour Bradley Cooper, c'est ça et pas le bidule de Russel) : n'hésitant pas à s'aventurer hors des zones de confort de ses spectateurs, sachant prendre son temps quand il le faut mais arrivant également à se montrer méchant et/ou glaçant selon les besoins, Derek Cianfrance se fait une place dans la check-list des gars à suivre attentivement.



### The Place Beyond The Pines

Enfin, on ne peut que regretter l'accueil discret (voire confidentiel) qui a été réservé à **The Perks Of Being A Wallflower (Le Monde De Charlie)** (sorti le 2 Janvier 2013 donc ça compte) (nd Nico B : perso c'est le "*Par les producteurs de **Juno***" sur l'affiche qui m'a fait fuir). Dépassant très vite le style **Juno** - like dans lequel son sujet risquait fort de l'enfermer (nd Nico B : Ouf !), le film de Stephen Chbosky s'impose vite comme une magnifique chronique à la fois noire et lumineuse présentant certes avec tendresse mais également avec lucidité cette période unique qu'est l'adolescence. J'ajoute que le gars qui résisterait à Emma Watson dans ce film n'est pas encore né.

Tant qu'on parle de discrétion, le pourtant remarquable **Trance** du gars Danny Boyle est curieusement passé presque inaperçu. Bizarre, pour un film qui enterre le **Inception** de Nolan sur son propre terrain. Et en plus, Rosario Dawson s'y montre sous son plus beau jour. Si ça n'est pas un argument pour (re)découvrir ce film...

Sorti de tout ce circuit officiel, il reste évidemment les perles dénichées en festival (ou ailleurs), films prenant d'ailleurs de plus en plus de place dans les éventuels tops (mais soyons honnêtes, les festivals savent également alimenter les flops, et ce n'est pas ceux qui auront subi **The Crack** à Gérardmer qui prétendent le contraire) du cinéphile qui a envie de voir un peu plus loin que ce qu'on veut bien lui proposer dans son assiette. Tous les genres y sont représentés, d'ailleurs. La comédie policière, avec les géniaux **May I Kill You** et **A Fantastic Fear Of Everything**. L'action médiévale, avec le très beau **Dagmar**. La comédie fantastique avec l'hilarant **Grabbers**. Pourquoi aucune sortie salle pour ceux-là ? C'en est à pleurer.



## Trance

Allez, réjouissons-nous de ce que nous avons aimé, oublions les déceptions et ouvrons nos bras (et nos yeux) à 2014. Elle nous ravira. Elle nous décevra. Mais une chose est sûre : elle nous offrira du cinéma.

**Louvreuse.net**